





























subjectivement, c'est-à-dire qualitativement, et c'est elle qui, dans sa vitalité subjective, est la source de toute évaluation normative. Or la distinction du normal et du pathologique, de la santé et de la maladie, se trouve réduite par la science à des déterminations mesurables et quantifiables, ce qui revient à faire abstraction de l'expérience subjective que le malade fait de sa propre maladie, et à nous faire oublier que la maladie n'est telle que *pour un sujet* qui se sent et s'éprouve diminué dans son affirmation de soi et dans sa puissance vitale. La vie ne s'objective pas, elle est un non-objet.

Donc la science est une *représentation* qui a évacué tout ce qui, dans le réel, échappe à « l'objectivation technoscientifique », à savoir *cette vie même* dont Michel Henry nous dit, dans *La Barbarie*, qu'elle est pourtant au fondement de la culture. Car ce qui caractérise la modernité, c'est précisément la séparation qui s'est progressivement effectuée entre *culture* et *vie*. Qu'est-ce que la culture, en effet ? La culture est l'auto-transformation de la vie, le mouvement par lequel elle ne cesse de se modifier soi-même, afin de parvenir à des formes de réalisation et d'accomplissement plus hautes, afin de l'accroître. La culture ne se réduit pas à une instruction fondée sur un savoir objectif qui serait détaché de soi. Elle n'a donc rien à voir avec une érudition objective. La culture se reconnaît dans toutes ses formes à travers le bouleversement intérieur qu'elle rencontre en chacun de nous au sein même de sa propre subjectivité. Qu'y a-t-il de commun entre la lecture d'un livre qui provoque en nous une commotion de l'intelligence et du cœur, la brûlure passionnée de l'écoute d'une grande œuvre musicale, la joie de peindre et de parvenir à rendre le paysage de l'âme ? Rien d'autre que l'éternelle manifestation à soi de la vie qui s'expérimente dans ce qu'elle a de plus intime, dans le secret de sa subjectivité. Il n'existe pas de séparation réelle entre la sphère de la culture et celle de la vie. La vie s'accomplit *comme culture*, et dans toutes les formes de la culture. « *Si la vie est le mouvement incessant de s'auto-transformer et de s'accomplir soi-même, elle est la culture même, ou du moins elle la porte inscrite en elle et voulue par elle comme cela même qu'elle est* ». Dès lors, ce qui vient porter la négation au sein même de la culture vient nécessairement d'une scission entre le *savoir* et la *vie*.

Or l'avènement fondateur de cette séparation entre *culture* et *vie*, c'est l'avènement de la science moderne, à partir du divorce consommé entre la subjectivité et l'objectivité chez Galilée. La représentation moderne de la science érige l'objectif en réalité et discrédite le subjectif, qui en est pourtant l'éternel appui. Elle définit le monde à partir des idéalités mathématiques, qui permettent de le représenter et d'en faire la mesure. Du coup, le monde de la science, coupé de son enracinement vivant dans la conscience, est implicitement frappé d'une illusion fondamentale. « *L'illusion de Galilée*, souligne M. Henry, *comme de tous ceux qui, à sa suite, considèrent la science comme un savoir absolu, ce fut justement d'avoir pris le monde mathématique et géométrique, destiné à fournir une connaissance univoque du monde réel, pour ce monde réel lui-même, ce monde que nous ne pouvons qu'intuitionner et n'éprouver que dans les modes concrets de notre vie subjective* ». Le savoir

scientifique prenait donc à la modernité un virage l'éloignant de *l'épreuve de soi* qui constitue originellement la vie, ce que Michel Henry dénomme son affectivité. Tout le savoir objectif de la physique, de la biologie, de l'astronomie, toutes les tentatives pour objectiver l'esprit, l'histoire, le comportement social, reposent sur une illusion fondamentale, l'illusion d'un monde ou d'un savoir indépendant de la conscience, ce qui n'a aucun sens. En prenant ce virage, la science a donc laissé échapper quelque chose d'essentiel, rien de moins que son propre fondement. Mais comme le fondement ultime de toute activité de l'esprit n'est rien moins que la Vie dans lequel il est originellement donné, la conséquence radicale qu'en tire Michel Henry est donc que dans le contexte qui est aujourd'hui le nôtre, « *la relation de la science et de la culture est une relation d'exclusion réciproque* ». Si la science n'est qu'une représentation objective, si, d'un autre côté, la vie, dans sa profondeur subjective, n'est rien d'autre que l'élément vivant de la culture, il s'ensuit nécessairement que la science ne fait pas partie de la culture.

Parce que la culture est fondamentalement l'auto-donation de la Vie à elle-même, dans son aptitude à renouveler la compréhension qu'elle a d'elle-même, la science, en niant la culture, engendre une frustration de la sensibilité et de l'intelligence. C'est la frustration fondamentale qu'engendre le savoir scientifique d'aujourd'hui qui fait les beaux jours des formes habituelles de l'ésotérisme, de la voyance au paranormal, de l'attrait de toutes sortes de syncrétismes religieux assez confus. De tout ce qui se revendique de ce dont la science est devenue incapable : une connaissance *intimement liée avec la vie* et capable, surtout, de lui donner un sens. De tout ce qui est capable de lui offrir une spiritualité dont la science officielle, parce qu'elle est elle-même dominée par la représentation objective, parce qu'elle est elle-même devenue fragmentée et hermétique du fait de son extrême spécialisation, se montre incapable de répondre à l'appel qui lui a toujours été adressée. Telle est bien la situation de notre époque, d'une époque qui a sabordé la signification même de la culture, de perte de toute vision globale de la vie, époque de fragmentation extrême du savoir. Qu'est alors cette barbarie qui nous caractérise et comment se traduit-elle ? Si la vie et la culture sont intimement liées, de sorte que la culture n'est jamais que la jouissance de soi d'une vie qui se rencontre elle-même comme intelligence et comme sensibilité, de quel pouvoir, immanent à la vie, la barbarie peut elle tirer partie ? « *La barbarie*, dit Henry, *est une énergie inemployée* ». A l'inverse, « *toute culture est la libération d'une énergie, les formes de cette culture sont les modes concrets de cette libération* », faute de pouvoir s'accomplir elle-même dans la sphère de la culture, faute de pouvoir se donner à elle-même, de créer, l'énergie inemployée se retourne contre elle-même et provoque l'apparition des formes d'autodestruction de la vie. C'est la *maladie de la vie*, la « vie malade » étant celle qui ne parvient pas à s'accomplir, à se réaliser, et tend alors à ne trouver d'issue que dans la fuite. A ce titre, la vision subjective de l'artiste s'efforce de restituer précisément ce dont la science fait abstraction, du moins s'il est vrai que la création artistique témoigne de *l'inten-*

*sification de la vie*, à travers le plaisir esthétique, mais la vie telle qu'elle s'éprouve dans la création artistique s'éprouve dans sa dimension *irréductiblement subjective*, qualitative. En tant qu'elle vise à cette intensification de la vie subjective, la représentation artistique, à la différence de la représentation scientifique, ne constitue nullement une *négation de la vie*, mais elle est bien plutôt au service du déploiement de la vie, qui parvient à s'affirmer dans la création, en tant que cette création porte la vie à *une forme d'intensité supérieure*. Plutôt que de vouloir *objectiver la vie*, mieux vaudrait reconnaître que la richesse de la vie subjective ne se laisse pas épuiser par la science, bref qu'une connaissance *non-scientifique* du réel (par la sagesse, la littérature, la méditation, etc.), qui envisage d'autres points de vue sur celui-ci, peut seule restituer celui-ci dans sa complexité, dans une co-connaissance du réel qui relève plus d'un « savoir subjectif » *vécu* que d'une évidence objective, neutre et impartiale.